

【エッセイ】

Essai sur le Japon¹

Kim THÚY

キム・チュイ

Le Japon, je l'avais aimé longtemps avant de le connaître. Il est de ces lieux dont le pouls et le souffle nous captivent bien avant d'y mettre pieds. Le bruit des vagues sur ses rives à elles seules nous hypnotisent et nous envoûtent.

Ma première rencontre avec ce pays a eu lieu derrière une porte anonyme d'un bâtiment rectangulaire, manufacturier, aux abords d'une autoroute montréalaise. Je l'ai découvert à 18 ans en jeune étudiante qui n'avait pas encore fait son premier voyage. Dès que la propriétaire septuagénaire du restaurant, habillée en kimono m'a invitée à traverser le seuil de la porte, j'ai adopté ses pas feutrés et ses gestes précis, presque inflexibles. Dès lors, je suis devenue une inconditionnelle, admirative et aveuglée par ma fascination pour ce pays qui m'était pourtant encore inconnu.

À mon premier amour adulte, j'ai proposé le Japon en destination. J'y suis retournée chaque fois que mes vols faisaient escale à Narita. Je rêvais à mon premier enfant afin de pouvoir lui donner un nom d'une ville japonaise: Hagi, Nikko, Sendai, Tsu, Nara, Midori, Anjo, Ama, Yatomi...

Pourquoi le Japon? Ma réponse était composée d'une série de clichés qu'on retrouve dans tous les livres, soit la beauté des cerisiers, le mystère des geishas, la force des samourais, la discipline des élèves, la perfection du Mont-Fuji, la maîtrise de l'art culinaire... Et puis, une fois, une guide a expliqué qu'un intrus produirait le son d'un rossignol akahigé quand son pied se posait sur une des planches de la galerie de la maison d'un shogun et celui d'une bouscarle chanteuse sur une autre planche. Cette anecdote a révélé le sublime de l'invisibilité, un art qui m'est devenu une philosophie de vie.

Jamais je n'avais osé rêver qu'un jour j'aurais la chance d'être invitée à m'asseoir

parmi des grands académiciens japonais pour les entendre réfléchir et surtout, décortiquer la littérature québécoise comme des neurologues identifiant chaque nerf, chaque neurone, chaque pulsation. Dans cette salle, « des phrases ajoutées entre parenthèses dans *Les enfants du Sabat* d'Anne Hébert » brillaient soudainement comme des billes de cristal qui donnaient de la lumière aux phrases voisines; « les deux voix narratives dans *La Chasse Galerie* d'Honoré Beaugrand » faisaient résonner la forêt canadienne en plein cœur de Tokyo; de mon banc, « On pourrait entendre (...) qu'il existe virtuellement un espace québécois national dans l'univers poétique mironien » dans la voix d'un professeur qui a marché dans la neige des Laurentides de Gaston Miron... Dans la même journée, j'ai appris l'avant-gardisme québécois en féminisation des titres et les femmes québécoises en tant qu'écrivaines et citoyennes.

Jamais, je n'aurais pu deviner que derrière les rues bondées, après l'immense hall, au bout des escaliers roulants, des portes anonymes de par leur uniformité avec des centaines d'autres pouvaient s'ouvrir sur des gens assis au dos droit, aux regards discrets, tous francophiles et surtout, connaisseurs de la littérature québécoise et amoureux de mon Québec autant que moi.

Le Japon m'avait séduite sans vouloir me séduire. Il suffit qu'il soit lui-même avec son travail rigoureux, sa réflexion profonde et son œil chirurgical pour que je tombe en pâmoison. Depuis qu'il s'est infiltré sous ma peau, je lui suis devenue loyale et inconditionnelle, comme une amoureuse.

À très bientôt, mon bel Amour.

(Kim THÚY, écrivaine)

注

1 本タイトルは、編集者による。